

Ca commençait mal ! Yvonne et moi, avions pourtant recommandé à Marie-Ange de surveiller son langage et ses attitudes. Tout au moins, si elle ne pouvait pas faire mieux, le jour de la noce de Rose. Elle savait bien qu'il y aurait beaucoup d'invités du clan de Philomène. Des « collets-montés ». Et qui ne se priveraient pas de critiquer la moindre de ses incartades.

Sous le tivolis où devait avoir lieu le repas, les douze jeunes serveuses étaient réparties derrière les tables disposées en U. Tenant dans leur main droite une bouteille de « folle » -vin blanc récolté à la ferme- un serviette blanche sur leur bras gauche replié, elles étaient prêtes à servir l'apéritif quand les cent vingt deux invités auraient pris place.

Marie-Ange et Denise, les deux petites qui constituaient tout mon atelier de couture, devaient servir chaque bout de table. On les voyait donc les premières en entrant. Et de la tête aux pieds. Alors que les longues nappes qui recouvraient les tables dissimulaient les jambes des serveuses placées derrière la table du fond, la table des mariés. Denise, mon apprentie, une grasse et gracieuse petite blonde fadasse,

était vêtue d'une robe rose saumon vif (que je lui avais conseillé au lieu de son rose bonbon favori) au décolleté rond et généreux bordé de perles dorées. Mon ouvrière Marie-Ange, elle, n'avait pas besoin de conseils pour savoir qu'il lui fallait choisir des bleus roi ou des verts crus, pour mettre en valeur le roux flamboyant de sa chevelure. Elle avait opté pour le vert parce que, moi, j'avais choisi, pour la première fois où j'abandonnais le deuil, un bleu nuit à motifs de dentelle noire. Son décolleté était bordé de perles de cristal qui jouaient des arcs en ciel changeants sur sa peau mate. L'encolure très plongeante entre les deux seins, remontait sur la nuque, faisant ainsi un tapis aux boucles savamment échappées d'un chignon moussu. De légers tourbillons or et cuivre. Mon modeste atelier de couture était avantageusement représenté par mes deux pouliches. Depuis la fin de la guerre, les jupes avaient bien raccourci. On montrait ses mollets maintenant. Marie-Ange qui n'était jamais en retard d'une mode, montrait ses jambes jusqu'aux genoux ; bien moulées dans des bas fins couleur chair ornés d'une baguette ajourée. Elle avait aussi rougi ses lèvres et souligné ses yeux. Mais, même sans cela, sa beauté piquante, provocante, attirait les regards. Si bien qu'en passant près d'elle, Céline, la tante de la mariée, lui lança sèchement :

— « Dis donc Marie-Ange, tâche de ne pas laisser tomber ton mouchoir parce que si tu veux le ramasser, on va voir tes cuisses... ».

La réplique ne se fit pas attendre, insolente :

« Tout pendant qu'on ne verra pas... ».

Je passais juste à ce moment et le regard que je lançai à Marie-Ange, fit qu'elle s'arrêta net. Sûr, elle était partie pour dire « tout pendant qu'on ne verra pas mes fesses... » ou même, elle en était bien capable, « tout pendant qu'on ne verra pas mon cul... ». Mais avec une prompte présence d'esprit, elle reprit, tout sourire, tout miel :

— « Mais non, Mme Céline, je ne me penche pas pour ramasser mon mouchoir, voyez, je fais ainsi... ». Avec souplesse et grâce, sans effort, elle s'accroupit, genoux serrés, buste bien droit. Elle lança même une jambe en avant sans rien découvrir d'impudique. A nouveau, j'ai eu peur « ça y est, elle va faire la danse russe, c'est son numéro favori ».

Mais non, elle se releva et reprit son poste. Heureusement cette scène n'avait été vue que par un petit groupe car, dans un joyeux brouhaha, les invités cherchaient le long des tables, leurs places respectives. Le gai tumulte s'amplifiait. Des rires aigus de femmes énervées fusaient au milieu de la rumeur puissante des voix d'homme ; des voix qui portaient loin, habituées à se faire entendre en plein air dans le grand espace champêtre. Déjà, pendant le retour du cortège à la ferme, la gaieté pétillait : on accompagnait en chantant les airs que jouait le clarinettiste en tête du défilé, on lançait des plaisanteries. Des salves de coups de fusil tirés derrière des murs de jardin ou de cour saluaient les mariés. Parfois, la route était barrée par une guirlande de branches et de fleurs tressées. La mariée devait trouver les ciseaux pour libérer le passage. Tout cela ponctué de « Vive la mariée ! ». L'aspect un peu guindé que les invités dans leurs beaux et inhabituels atours avaient en partant et en assistant aux cérémonies -église, mairie : c'est sérieux quand

même ; un peu de respect !- s'esquivait vivement. Et, en arrivant dans la cour, à peine le clarinettiste avait-il lancé à chacun des points cardinaux (cette petite cérémonie, c'est lui qui l'avait inventée) quelques notes de son cru pour annoncer au monde que Rose et Luc venaient de convoler en justes noces, que tous les convives se dispersaient. Les femmes allant retirer leur chapeau (enfin celles qui en portaient car il y avait encore beaucoup de coiffes), les hommes desserrant les cravates ou même tombant les vestes, allant déjà se désaltérer à la « barrique de la mariée » installée sous le frêne, derrière la grange, à la disposition jusqu'à épuisement de tous ceux qui le désiraient dans tout le village. Les jeunes étaient nombreux au mariage de Rose... et chez tous les invités, jeunes ou vieux, il y avait cette envie de plaisir qui depuis la fin de la guerre avait gagné tout le monde ; même les gens qui -comme moi- avaient été durement touchés par des deuils. Et c'était au mois de Mai. Le 16 Mai 1922. Au mois de Mai dans les jeunes corps, le sang travaille comme la sève dans les plantes. Mais ce jour-là, la bienséance la plus stricte était surveillée de près par les vieilles, gardiennes des bonnes moeurs. Aussi, je me méfiais de Marie-Ange. D'autant plus que Victor, le promis d'Adrienne, la fille unique des fermiers de La Fourchaux, était là. Promis d'Adrienne, oui, mais cela ne l'empêchait pas, depuis longtemps de poursuivre Marie-Ange d'assiduités... sans équivoques.

Certains disaient que Marie-Ange, sans l'encourager vraiment, ne le décourageait pas non plus. Elle aimait assez attirer l'attention. Etonner, sinon scandaliser. Moi, je savais qu'elle jouait à son jeu favori mais que son cœur était ailleurs. J'étais d'autant plus inquiète

pendant ce repas que Marie-Ange servait le bout de table où Adrienne et son cavalier avaient leurs places. Adrienne était une cousine éloignée de Rose. Victor n'avait aucun lien de parenté avec l'un ou l'autre des mariés, mais c'était la coutume d'inviter ainsi, ensemble, les amoureux déclarés qui seraient officiellement fiancés dans peu de temps. Cependant, Victor se préoccupait plus de Marie-Ange que de sa future fiancée : il la rappelait pour lui demander un peu d'autre poisson, ou de sauce, uniquement pour qu'elle s'approche de lui. Marie-Ange semblait sur ses gardes. Il est vrai que moi aussi j'étais à ce bout de table en face d'Adrienne et de Victor...

J'étais presque toujours invitée aux noces des mariées dont j'avais confectionné la robe. Mes deux ouvrières Marie-Ange et Denise étaient invitées pour servir à table. C'est une invitation fort appréciée, les distractions sont rares à la campagne. Moi, j'étais toujours une invitée à part entière. On me trouvait facilement un oncle veuf ou un cousin célibataire pour me servir de cavalier. Là, René, pas encore marié à 25 ans (il avait donc 3 ans de moins que moi) avait la réputation d'un bon danseur, et ça je me promettais bien d'en profiter. Les chansons commencèrent aussitôt après les hors d'œuvre.

Jusque là Marie-Ange avait fait son service avec une application et un sérieux exemplaires, ignorant les agaceries de Victor. C'est en servant Andrée, une de ses amies, qu'elle ne put retenir une petite réflexion qui attira les regards sur notre bout de table. Le parrain de la mariée, malgré ses 71 ans, était en-

core un grand et fort gaillard. Il avait du succès dans les noces car il chantait fort, sinon juste. Il venait d'entonner d'une voix tonitruante le dernier refrain de la chanson du « carillonneur Jean-Pierre »... « écoutez donc les vieilles cloches... ».

— « Ca, c'est vrai qu'il n'est plus tout jeune » plaisanta Marie-Ange tout haut, sachant que la voix du chanteur couvrirait la sienne.

La rieuse Andrée s'esclaffa sans retenue et renversa sur sa robe un peut de jus du rôti... Vite un peu de mie de pain pour boire le gras, de l'eau sur une serviette pour enlever l'auréole... et son cavalier qui en profitait pour glisser sa main dans l'échancrure du corsage... Ho là là ! les yeux de la tante Céline... C'est encore un coup de cette Marie-Ange sans doute !...

Les chansons succédaient aux chansons. Et les embrassades « et encore une petite tournée la faridon-daine, et encore une petite tournée la faridondet... ». Pourtant, il n'était pas facile d'obtenir le silence pour le chanteur ou la chanteuse sollicité. Avec les lames des couteaux, on frappait doucement, en cadence sur les verres en psalmodiant « silence... on va chanter ». Une petite cousine de la mariée, de 10 ou 11 ans, toute ronde, toute rose voulut chanter la « chanson de la mariée »... « Du fond de nos villages, nous sommes venus vous voir, Mme la mariée... ». Comme sa voix frêle ne perçait pas le brouhaha, je crus qu'elle allait pleurer... Mais non ! Marie-Ange la souleva. « Monte sur le banc... et même sur la table !... ».

Encouragée, tapant du pied, la petite reprit plus fort et avec un peu de hargne « Vous n'irez plus au

bal Mme la mariée, vous garderez la maison en berçant le poupon... ».

On approchait du dessert et je me disais que maintenant Marie-Ange n'aurait plus l'occasion de se faire remarquer. La marraine et le parrain de la mariée avaient fait la présentation de la galette. La marraine petite vieille « veurliotte » et rieuse, dont le visage ridé comme une pomme d'hiver paraissait encore plus minuscule sous la coiffe à grand fond plat richement brodé, tenait un bout du présentoir où s'étalait la grosse brioche tressée, ronde et large comme une roue de charrette. Le parrain, bedonnant et rougeaud, le tenait à l'autre bout et, au son de la clarinette, ils avaient fait à pas dansés le tour de la salle. Les parts de gâteau étaient de belle taille. Dépliant un grand mouchoir apporté à cet effet, quelques vieilles femmes en prélevaient un bon morceau et l'y enveloppaient afin de l'emporter pour le petit ou la petite restés à la ferme. Les serveuses apportaient la traditionnelle « crème fouettée » toujours servie avec la galette... Les chansons reprenaient. Mais le brouhaha augmentait avec les libations successives.

« Silence... on va chanter... ». Le silence se faisait attendre... Et, tout à coup on entendit claire et sèche, la voix de Marie-Ange :

«... bas les pattes Victor ! c'est pas pour toi, ça... ».

Le silence s'était établi brusquement et la réflexion qui certainement ne voulait pas être publique fut entendue dans toute la salle... Heureusement, le silence avait été demandé à mon intention. Ignorant quelques réflexions acerbes et des rires pleins de sous-entendus,

j'entamai de ma voix la plus claire et la plus nette
« femme que vous êtes jolie... ».

Cette chanson plaisait beaucoup et fit un peu oublier l'intermède impromptu mais non souhaité de Marie-Ange. Durant le repas, j'avais vu à plusieurs reprises, Victor essayer de défaire le noeud du tablier de Marie-Ange. Le petit tablier festonné et empesé que les serveuses mettaient pour protéger leur robe. Un gros noeud en ailes de papillon au-dessus des jeunes croupes fermes et rondes, c'était assez tentant... la main de Victor s'y était peut-être aventurée trop longuement...

Mais tout ceci aurait sans doute été vite oublié si Marie-Ange ne faisait pas d'envieux, — d'envieuses surtout — lors de la danse. Victor aussi était un fort bon danseur. Toutes les filles souhaitaient être invitées par lui. Sans doute se méfiait-il après la dernière algarade de Marie-Ange : je ne les ai vus durant le bal danser ensemble que deux valse (la valse faisait tourner la tête à Adrienne) mais avec une telle perfection, un tel plaisir, que c'est peut-être par jalousie qu'ensuite on fit des racontars insidieux. On dansa toute la nuit.

L'aube se levait. La plupart des invités étaient partis se coucher. Mais les jeunes insatiables (j'étais avec eux) voulaient aller porter la soupe à l'oignon aux mariés. Marie-Ange n'était pas la dernière. Quelle vitalité cette Marie-Ange ! Quelle joie de vivre ! Quel entrain ! Victor aurait bien voulu lui aussi accompagner la joyeuse petite bande. Mais Adrienne était

fatiguée, disait-elle ; et il y avait, en carriole, trente minutes de route au moins pour rejoindre la ferme de La Fouchaux... Je crois plutôt qu'elle était inquiète de la bonne entente -ne serait-ce qu'à la danse- de Marie-Ange et de Victor. Elle avait repris son visage chagrin, renfrogné, désagréable... Elle n'était pas laide pourtant Adrienne ! Renfermée plus que timide, craintive, sans joie, terne. A la ferme, le travail dominait tout. Et le travail sans répit. Le travail devoir. Le travail corvée.

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Le travail devait être sérieux et pénible. Un travail facile et dans la joie aurait été hors des lois. Un rire ou un sourire étaient une faute qui allait perturber le déroulement de la tâche. Tout ce qui pouvait se rapprocher du plaisir, se rapprochait du péché. Le père avait autorité sur toute la ferme et ses habitants : sa femme (à 45 ans, elle en paraissait 60) ; son fils l'innocent qui arrêtait ses balbutiements et ses petits cris de plaisir quand son père paraissait ; et sa fille Adrienne dressée depuis l'enfance à travailler et à obéir. Il va sans dire que valets et servantes n'avaient droit à la parole que pour acquiescer. Sauf peut-être Victor... Quelle joie, quelle vie auraient pu se refléter sur le visage d'Adrienne ?

Dispensée de penser, réduite aux tâches imposées, on lui demandait -à peu de chose près- un comportement semblable à celui des bœufs qui suivent l'injonction de l'aiguillon. A-t-on déjà vu joie et intelligence dans l'expression des bovins ?... Il me semblait pourtant qu'Adrienne, libérée, aurait pu être, sinon belle, tout au moins signifiante, intéressante. Malgré un visage trop rond sur un cou trop court, la chair bien tenue par une charpente précise donnait à ses traits une harmo-

nie agreste, confirmée par le rose clair de la peau. Les yeux auraient même pu donner une certaine beauté à ce visage. Des yeux bleu profond, bordés de longs cils noirs. Mais le regard se dérobait sans cesse, sous des sourcils trop épais du même noir bleuté que les cheveux. Des cheveux abondants, mais gras, peu soignés qu'Adrienne s'évertuait à serrer dans un chignon rétréci et sans grâce.

Pour le mariage de Rose, j'avais bien deviné qu'Adrienne voulait être en beauté. Son cavalier serait son promis, Victor, premier valet à la ferme de La Fourchaux. Je m'en suis donné du mal pour qu'Adrienne accepte quelques conseils élémentaires de soins de beauté, depuis le jour où elle vint -un mois à l'avance- choisir sa robe !

— « Laisse-moi faire Adrienne et je t'assure que tu vas être belle... Mais d'abord choisis un tissu qui te mettra en valeur... Regarde... ».

Et j'étais près de son visage des chutes de tissu.

— « Vois celui-ci... et celui-là à côté... ».

Je finis par la décider à prendre un taffetas mordoré qui s'harmonisait avec son teint déjà un peu hâlé par les premiers soleils.

— « Il faut laver tes cheveux Adrienne ; toutes les semaines ; et même pendant quelque temps deux fois la semaine. Quand tu vas venir essayer ta robe, je te coifferai, et tu verras... Et si on enlevait un peu de ces sourcils qui se rejoignent au-dessus du nez ?... ».

— « Mais, Mme Odile, qu'est-ce qu'il va dire papa ?... »

Cette phrase là, je l'ai entendue à satiété !...

— « Il ne le verra pas, on va en enlever très peu à la fois... ».

Et pour la façon de la robe !

— « Pas trop court, Mme Odile, parce que papa... ».

Je n'insistai pas : il fallait plutôt allonger sa silhouette et affiner ses hanches. Mais j'ai cru que je n'arriverais pas à obtenir un décolleté loin du cou, bordé de perles bleues comme ses yeux, et à dénuder ses beaux bras ronds et blancs.

— « Qu'est-ce qu'il va dire papa ?... !... ».

— « Mais enfin Adrienne, ce n'est pas ton père qui porte ta robe... ».

Elle était si peu habituée aux plaisanteries que même la plus mièvre lui amenait un sourire. Vite réprimé.

— « Mais, Mme Odile, il faut bien obéir à son père, quand même... ».

Je ne répondis pas ; mais mon regard disait assez clairement que c'était discutable. Je fus récompensée de mes efforts au dernier essayage. J'avais transformé le chignon rabougri d'Adrienne en deux coques somptueuses qui prenaient naissance haut sur la nuque (pour allonger et affiner le cou). Elles développaient au-dessus de sa tête, de part et d'autre, un volume soyeux et bleuté d'où débordaient deux hauts peignes soulignés de strass lapis-lazuli. Son visage paraissait moins rond, moins lourd. J'avais aussi fait un léger maquillage : traces de rouge à lèvres clair, cils réhaussés de mascara. (« Qu'est-ce qu'il va dire papa ?... ! »).

— « Bon, relève ton menton Adrienne, lève les yeux vers la grande glace ».

J'avais installé au-dessus de la cheminée de mon atelier, face à la psyché, un grand miroir. Pour cet essayage, je l'avais incliné de façon qu'Adrienne soit